

Il l'attendit longtemps. Soudain, il vit un chat, qu'il ne connaissait pas, et qui venait de son côté. Prenant un fouet, il le frappa de toutes ses forces, et l'atteignit au nez d'où le sang coula.

Malgré cela, le chat se glissa dans la maison et, lorsque le paysan se retourna, il vit sa femme qui remettait, dans le fond du lit, un pot renfermant une pommade qui, sans doute, lui avait servi pour se métamorphoser en chat.

Son mari lui demanda d'où elle venait. Elle ne répondit pas ; mais il vit qu'elle avait une large éraflure sous le nez. Ce doit être mon coup de fouet, lui dit-il. Elle baissa la tête mais n'articula pas un mot.

A partir de ce jour, la malheureuse cessa d'aller, la nuit, courir le garou, ce qui prouve, une fois de plus, ajouta la bonne femme de Bruz qui nous racontait ce conte, qu'il suffit de faire couler le sang d'une per-
sonne pour la guérir de courir la nuit :

(Conté par *Fine Daniel*,

fermière au Houx, commune de Bruz.)

LES DEUX BOSSUS DE PLÉCHÂTEL

Un petit bossu du bourg de Pléchâtel, couturier de son état, avait tellement bu au marché de Bain qu'en s'en allant il s'endormit à l'ombre des hêtres de la lande de Bagaron.

Son chien, qui s'était couché à côté de lui, voyant après quelques heures de repos que son maître ne bougeait pas, s'ennuya d'attendre et, sans doute, pour réveiller l'ivrogne, se mit à lui lécher la figure. Le bossu, en sentant cette langue sur son visage, s'imagina, dans son sommeil, qu'un perruquier lui faisait la barbe et dit : « Ah ! compère, commenton rasoir coupe bien, il n'a jamais été si doux. » Le chien leva la patte et accomplit l'acte que cet animal a l'habitude de faire en pareille position. Le dor-

meur ajouta : « Peste ! et à l'eau chaude encore. » Puis il se mit à rouler comme de plus belle.

De guerre lasse, le chien s'en retourna seul à Pléchâtel.

Jean Ballard, c'était le nom du tailleur, ne se réveilla qu'à minuit. Il se frotta les yeux, se mit sur son séant et aperçut, près de lui, les petits lutins de la lande de Bagaron qui dansaient une ronde sans refrain. Aussi à la fin de chaque couplet se laissaient-ils choir sur le derrière pour remplacer les vers absents.

— Mes amis, leur dit le petit bossu, votre chanson n'est pas drôle, et si vous voulez, je vais vous en apprendre une un peu plus gaie que la vôtre.

Ils acceptèrent avec empressement, et le bossu leur chanta la *Noce du cousin Laurent*, chanson un peu triviale il est vrai, mais les couturiers de la campagne n'en connaissent pas d'autres :

C'était hier la noce
Du cousin Laurent, } bis.
N' y'avait pas grand monde

J' n'étions que cinq cents,
Mais j' dansines, j' dansines, j' dansines.

Mais j' dansines tant !

J'avions là, pour table } bis.

Un' berouette adens (1),

Un quartier d' vach' naïve

Et cor qui puait tant ;

Mais j' dansines, j' dansines, j' dansines,

Mais j' dansines tant !

Du cidre besaigre (2), } bis.

Ah ! oui, qui s' défend,

D' la galette moisie,

Du lard jaune en d' dans !

Mais j' dansines, j' dansines, j' dansines,

Mais j' dansines tant !

Au dessert des sclézes (3), } bis.

O d' y'ros vers dedans,

Qui r' muait de la quoue (4)

Quand on r' muait des dents !

Mais j' dansines, j' dansines, j' dansines

Mais j' dansines tant !

Les lutins, fous de joie, se roulaient par terre, embrassaient le bossu, sautaient au-

(1) Brouette tournée à l'envers. — (2) Aigre. —

(3) Cerises. — (4) Queuc.

tour de lui comme des *peillotous*, et finalement l'invitèrent à former un souhait, jurant qu'il serait exaucé

— Ma foi, enlevez ma bosse, répondit le chanteur.

Le médecin de la bande fut aussitôt appelé. Il fit déshabiller le bossu et, en opérateur habile, lui enleva la rotondité sans lui faire endurer la moindre douleur. Cette bosse une fois extraite fut placée sur la fenêtre de la chapelle de Saint-Eloi.

— Garde le secret sur ce qui s'est passé, dirent les lutins au bossu quand celui-ci prit congé d'eux, autrement tu t'en repen-tirais.

— Ne craignez rien, dit-il, je saurai me laire.

Il était de bonne foi en faisant cette promesse ; mais il comptait sans la bouteille.

Un autre bossu de Pléchâtel, appelé *Jelien* Blandin, lui demandait souvent comment il avait fait pour se débarrasser de sa bosse ; mais Jean Ballard ne répondait pas, ou disait, en plaisantant, qu'il l'avait oubliée au marché de Bain.

Malheureusement pour lui, un jour qu'il était au cabaret, son camarade lui fit boire *piché* (1) de cidre sur *piché* de cidre, *micamot* (2) sur *micamot*, petit verre sur petit verre, si bien que Jean Ballard perdit l'esprit, raconta son aventure avec les lutins et chanta même sa chanson.

Jelien Blandin s'empessa d'aller la nuit suivante, au coup de minuit, sur la lande de Bagaron, où il rencontra les petits nains.

— *V'lez-vous me permettre, leur dit-il, de vous chanter une ronde à double refrain.*

— Bien volontiers, mon ami.
Et le bossu entonna :

LA MARCHANDE D'ORANGES.

Derrier' de chez mon père
Un orange il *ya* (bis), *brouasca* ;
Tourna, de la digue dugon dugu,
Sen va de la housse louca, brouasca !

Qu'est si chargé d'oranges,
Qu'on dit qu'il on romp'ra (bis), *brouasca* ;
etc.

(1) Vase en terre. (2) Café.

Je pris ma gaule blanche,
Mon panier à mon bras (bis), *broussca* ;
etc.

Et je m'en fus les vendre
Au marché de *Lohia* (bis), *broussca* ;
etc.

Dans le chemin rencontre
Le fils d'un avocat (bis), *broussca* ;
etc.

Il me demanda : « Belle,
Bell', que portez vous là ? » (bis), *broussca* ;
etc.

— Monsieur, c' sont des oranges,
N' vous en faudrait-y pas ? (bis), *broussca* ;
etc.

Il en prit trois douzaines
Et quatr' qu'on lui donna, (bis), *broussca* ;
etc.

— Portez-les dans ma chambre,
Ma mèr' vous les paiera, (bis), *broussca* ;
etc.

— Quand je fus dans la chambre,
Pas de mèr' ne trouva (bis), *broussca* ;
etc.

J' sautis par la fenêtre,
Et bien vit' me sauva (bis), *broussca* ;
etc.

Quand je fus sur la route,
Bien fort je m'écria ; (bis), *broussca* ;
etc.

J'ai sauvé mes oranges,
Un autr' les mangera (bis) ; *broussca* ;
Tourna, de la digue dugon, duga,
S'en va de la housse touca, *broussca*.
etc.

Emerveillés de la nouvelle chanson, les
lutins, pour récompenser le chanteur, lui
enlevèrent sa bosse, et la placèrent à côté
de la première, sur la fenêtre de la
chapelle.

A quelque temps de là, un lundi soir que
Jean Ballard, après s'être encore oublié dans
les vignes du seigneur, au marché de Bain,
traversait la lande pour rentrer chez lui, il
fut tout à coup entouré par les petits nains
qui, malgré ses cris et ses supplications,
lui remirent non seulement sa bosse sur le
dos, mais encore lui placèrent sur la poi-

trine celle de son camarade, de sorte qu'il rentra à Pléchâtel bossu par devant et bossu par derrière.

(Conté par Charles Jollivet, lorsqu'il était employé du télégraphe aérien sur la motte féodale du Courday, non loin de la lande de Bagaron.)

LE CHEVAL GÉANT

Le père Boursin, charrelier, était autrefois au service d'un nommé Ilervé qui habitait le village de la Rivière-Bizé, dans la commune de Bruz.

Ce serviteur, un matin de novembre, alla chercher pour les conduire au travail, les trois chevaux de son maître qui avaient passé la nuit dans une pâture. Arrivé à l'échalier du champ, Boursin vit les trois chevaux qui l'attendaient. Il les attacha les uns aux autres par la queue, et monta sur le premier qui avait l'habitude de le porter. « Je ne croyais pas ce cheval si grand », pensa-t-il en lui-même, car il lui avait fallu grimper sur le haut de la barrière pour pouvoir enfourcher la bête.

La pluie était tombée les jours précédents,